

tâche bien ingrate de persuader à une femme qui ne souffre pas en urinant, qui ne souille pas son linge, qu'elle recèle un principe contagieux, et ne peut honnêtement songer au mariage avant de s'en être purgée ! Tel est pourtant notre rôle. Aux unes comme aux autres nous devons dessiller les yeux, et faire voir la situation telle qu'elle est : danger des contagions, stérilité possible, en exposant les moyens d'y remédier.

Le but que nous devons atteindre est très simple à énoncer : détruire le gonocoque partout où il se trouve ; mais il exige beaucoup d'efforts et suppose une grande diversité de moyens : injections vaginales, ovules, cautérisation galvanique des follicules, instillations caustiques dans les trajets glandulaires, ou mieux au centre des glandes en traversant leur paroi par la piqûre, et jusqu'au curettage utérin, sans oublier complètement le copahu et les autres balsamiques. Il serait long et fort inutile ici de prolonger cette énumération. Comme pour la goutte militaire,

avec plus de raison encore peut-être, il faut demander beaucoup de temps, six mois au moins et multiplier les examens dans les conditions les plus variées. Par ces pratiques consciencieuses, nous aurons à cœur de faire tout le possible, mais sans nous dissimuler que la guérison parfaite est souvent hors de notre portée, et qu'il faut bien se garder de la promettre, surtout à terme fixe.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

C'est le groupe des anciennes femmes légères, veuves ou divorcées ayant eu des malheurs, les plus respectables à côté des plus perverses, en quête d'un blanchissage instantané. Dans ce monde-là, on ne se marie pas toujours comme on veut, il faut savoir saisir l'occasion rare, et un mariage que l'on ne mène pas tambour battant est très souvent une bonne affaire ratée.

De telles considérations ne sauraient émouvoir notre jugement, et plus qu'à nulle autre

nous devons la vérité sans ambage à cette sorte de clientèle. C'est une belle tromperie que de promettre la guérison en quinze jours, et plus d'une fausse naïve met quelque esprit de mystification dans ses instances à nous la demander. Cette démarche *in extremis* cache mal un piège grossier et laisse trop deviner le vœu de nous décerner une part de responsabilité dans les suites.

Ne nous y trompons pas, quelques-unes sauront s'y prendre avec assez d'adresse pour mettre notre prudence, sinon en échec, du moins en péril. La ruse suprême consiste à ne pas parler mariage tout d'abord, et à demander négligemment un avis de santé. La dame est venue purifiée par toutes les ablutions, embellie de lingerie aux parfums subtils. En affectant la recherche des vêtements intimes, elle semble vouloir prévenir tout soupçon, nous amener à elle et nous conquérir par les sens. Mais nous le savons mieux que personne, luxe ne veut pas dire santé, pas même propreté

C'est l'occasion de voir clair et de parler net. Pour voir clair, les moyens ne nous manquent pas, mais il faut savoir et vouloir les employer, au besoin demander un examen ultérieur, comme nous le faisons pour l'homme, qu'il importe d'inspecter au réveil, et à la première heure. Pour ce qui est de parler net, il est rare que nous ne soyons pas, à cours de conversation, renseigné sur la situation vraie de la visiteuse, et la meilleure ligne de conduite à son égard, dans le cas qui nous occupe, exige, je le répète, une absolue franchise. Faisons voir la pérennité du mal reconnu, s'il est laissé à lui-même, son insidiosité et ses intermittences, l'imminence des contagions, les fausses couches probables. S'il existe une urétrite, employons le vrai terme populacier, et ne dissimulons rien de l'ensemble morbide, que l'étiquette de métrite couvre de son renom bien porté.

Ce que la mise en état réclamerait de temps, déclarons-le résolument, mais avec combien peu de chances d'être écouté ! Nous

aurons beau réclamer le mois si l'on a décidé d'en finir en huit jours, ces mariages ne sont pas de ceux qu'on ajourne. Mais une fois constatée l'inutilité de notre protestation, et étant bien entendu que les indications qui s'imposent resteront en souffrance, nous sommes fort à l'aise pour accepter de faire le possible, et nous ne devons pas le refuser.

L'urètre sera soumis à l'introduction de tiges imbibées d'ichtyol pur, de résorcine, de salicylate de méthyle, de protargol, lavé par des boissons abondantes, balsamiques et antiseptiques ; les follicules seront abrasés ou cautérisés à fond, les glandes vulvaires vidées, et injectées de solutions antiseptiques, le vagin séché avec des poudres et rigoureusement tamponné de gazes préparées. Pour l'utérus, il n'y aurait qu'à s'abstenir si l'on ne recourait aux ovules méthodiquement appliqués. Par ces moyens nous aurons chance de guérir, et certitude d'atténuer.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Quand une femme se marie vierge, ou sans avoir jamais eu de blennorragie, elle peut devenir blennorrhéenne d'emblée du fait de son mari ou d'un amant. J'ai suffisamment insisté dans les pages qui précèdent sur l'existence et le mécanisme de ces suintements si anodins en apparence. Le mal n'éclate pas, il s'établit sans fracas, et voilà le couple, parfois le trio, prisonnier du gonocoque, mais d'un gonocoque atténué. On sait à quelles conséquences peut conduire la lente accoutumance des tissus, la continuation possible de la santé de chacun, comme aussi les réveils avec lesquels il faut compter, et les lointaines complications. On sait que, resté bénin jusque-là, tel microbe peut, sans que nous en connaissions encore la raison, par prédisposition de terrain ou par associations microbiennes, récupérer sa virulence au cours d'une transmission et donner lieu aux contagions les plus paradoxales. Ainsi peuvent être